

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 40

Artikel: L'homme aux pommes de terre : (fin)
Autor: Marco de Saint-Hilaire, E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185357>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

remplace l'ancien dîner, si bien qu'il a fallu avoir recours à un premier déjeuner.

Il n'y a pas de raison pour que le mouvement s'arrête, et comme on ne peut prolonger indéfiniment la journée, il est probable que dans une vingtaine d'années on ira au théâtre avant dîner. La mode des matinées dramatiques est un premier symptôme de cette transformation des habitudes. Quand elles commenceront à quatre ou cinq heures, le dîner aura tout à fait remplacé l'ancien souper et l'on sera revenu aux usages du XVIII^e siècle. Il n'y aura que les noms de changés.

Lo père Ancet et lè dou novieints.

Lo père Ancet et se n'ami Canule étiont z'u on dévai lo né baire quartet à la pinta et lài troviont Melon et Cudron qu'ein aviont dza onna bombardäie po cein que l'aviont golliassi tota la veprâo, et l'étiont quie à sè vouâiti, lè câodo su la trabilia, tot ein metteint à la chotta cauquiès verrà dè penatset. N'iavâi nion què lè quatre dein la tsambra à bâirè, et tandi que lo père Ancet et Canule dévezâvont dâi vôtès dâo mâi dè Mâ, lè dou z'autro que sè câisîvont dza du grand teimps, coumeinciront à dondâ et lè vouâiquie bintout appliatrà su la trabilia, à sonicâ (droumi) coumeint dâi toupins et à fèrè dè la musiquâ. Melon fasâi dâi ranquemellâiès tot coumeint lè grossès z'orguès ; fasâi la bassa ; tandi que Cudron tagnâi lo premi et sicliâvè coumeint la bise que s'einfatè pè lè djeintès de 'na porta, et cein gravâvè à Ancet et Canule dè s'ourè dévezâ.

— « Ne faut lâo fèrè 'na farça, se fe lo père Ancet, qu'étâi gaillâ risolet. »

L'étâi dein lo teimps iô on n'éclliâirivè pas onco lè cabarets avoué lo gâse, lo pétrole et la noline ; on avâi finnameint dâi tsandèlâ ein fer blanc et ein bou et dâi tsandâlès dè dix à la livra, que fasont dâi motsons à ne pas vairè onna gotta.

Lo père Ancet fe don : No faut détieindrè la tsandâla et fèrè état dè djûi âi cartès !

L'est cein que fiont ; et après avâi socliâ, qu'on ne vayâi pas on istièrè, vu que lè contréveints étiont cliou et que fasâi né, sè mettiront à boeilâ : Pique !... Carreau !... Quaranta dè fou !... Lo re !... et tapâvont su la trabilia que cein fasâi on boucan à reveilli on moo. Assebin lè dou z'eintoupenâ lâivont la tète, sè frottont lè ge, tot ébahi dè ne pas vairè bé et d'ourè lè z'autro fèrè : veingt dè trèfle !... A mè la derrâire !...

— Es-tou quie, Melon, se fe Cudron ?

— Oi, et tè ? kâ ne vayo rein dâo tot.

— Mè non plie ! Oh mon Dieu, su avâogliô !

— Pique atout ! se fasâi Canule.

— Oh ! ma pourra fenna, que vein-no déveni, se desâi Melon ?

— Lo dix est bon, l'âsse est dza avau, desâi lo père Ancet.

— Oh ! te possiblio ! fasont lè dou bornicans, Ancet, Canule, einmenâ-no se vo plié, ne sein ti dou novieints !

— Binocle !

Enfin lè dou farceu ne puront pas sè rateni, coumeinciront à recaffâ et à sè rebattâ ; rallumiront la tsandâla et lè dou z'autro, conteints dè revairè bé, mâ vergognâo d'avâi étâ attrapâ, sè ramassironont tot motsets ein einsurteint lo père Ancet et Canule que ne poivont pas s'arretâ dè sè toodrè lo veintro.

L'homme aux pommes de terre.

(Fin.)

Le lendemain de la bataille, à quatre heures du matin, Napoléon sortit de sa tente, qui avait été dressée sur le champ de bataille même, et, se promenant autour des bivouacs du quartier-général, seul, à pied, et, chose extraordinaire, sans chapeau, il s'entretint familièrement avec les soldats de sa garde ; sa figure exprimait la satisfaction et la confiance. Sur les six heures, il se mit à parcourir le terrain pour voir si l'administration de l'armée avait fait son devoir. On était au moment de la récolte ; les blés étaient très hauts, et l'on ne voyait pas les hommes couchés par terre ; de sorte que plusieurs de ces malheureux blessés, qui n'avaient point été aperçus la veille, avaient, en guise de signal, mis leur mouchoir au bout de la crosse de leur fusil, fiché en terre du côté de la baïonnette, pour qu'on vînt à leur secours.

Napoléon alla lui-même à chaque endroit où il aperçut un de ces signaux, parla aux blessés qui s'y trouvaient, et ne voulut pas retourner à sa tente avant que le dernier n'eût été enlevé.

Napoléon, rebroussant chemin, revint au milieu de ses troupes, qui commençaient leur mouvement pour suivre l'ennemi en pleine retraite ; mais à peine avait-il fait quelques pas, qu'il aperçut un soldat qui semblait se diriger vers lui : son costume avait quelque chose d'étrange.

La tête empaquetée dans des langes qui ressemblaient assez aux turbans des mamluks de la garde, ce blessé avait sur les épaules un dolman richement brodé qui provenait de la dépouille de quelque officier supérieur autrichien, et portait un large pantalon de toile blanche fermé au-dessus de la cheville, comme les portaient les grenadiers de la garde en campagne.

— Qu'est-ce que cette mascarade ? dit Napoléon en fronçant le sourcil.

— Mon empereur, s'écrie le soldat en faisant le salut militaire, me *revoilà* !

— Ah ! ah ! fit Napoléon, se doutant bien à ce langage que cet homme, malgré sa mise hétéroclite, devait être un de ses grognards privilégiés ; comment t'appelles-tu ?

— Est-ce que vous ne vous souvenez plus de moi ; mon empereur ?

— Comment veux-tu que je te reconnaisse ainsi fagotté ?

— C'est vrai ; je dois avoir l'air d'un Turc d'Egypte. Ce sont ces farceurs de carabins qui m'ont déguisé ainsi, hier au soir, après m'avoir ficelé la tête pour que je n'en perde pas les morceaux ; mais j'ai mieux aimé vous voir aujourd'hui que de me rendre à l'hôpital, persuadé que cela me ferait plus de bien.

— J'en suis enchanté ; mais tout cela ne me dit pas qui tu es ?

— Je suis l'homme aux pommes de terre, dit le soldat d'un ton mystérieux, en baissant la voix et se rapprochant de l'empereur : vous savez... avant-hier... c'est moi qui...

— Ah ! c'est toi ! se hâte d'ajouter Napoléon pour empêcher ce soldat d'en dire davantage ; tu as donc été blessé grièvement à la tête ?

— Un rien du tout : trois coups de latte sur la *coloquinte* ! Sans ma queue tout de même, ce grand *Lansmann* me décollait la boule ; j'ai senti le moment où je n'avais plus qu'à me baisser pour la ramasser. C'est égal, j'avais mérité pire que ça !

— Cela ne sera rien, tranquillise-toi; avec un peu de repos et quelques compresses d'eau-de-vie camphrée.

— C'est ce que les carabins m'ont dit. Aussi, depuis hier, j'en ai déjà bu pas mal.

Ici Napoléon ne put s'empêcher de rire de la manière dont le blessé avait jugé à propos de s'appliquer le remède; puis, reprenant son sérieux, il ajouta d'un ton plein de bienveillance :

— Je sais que tous vous vous êtes conduits en braves. Que veux-tu?... est-ce de l'argent?

— De l'argent!... fi donc, mon empereur! j'en ai de trop: ma masse est au grand complet; à votre service...

— C'est donc de l'avancement dans ton régiment?

— Pas si consoit! je suis trop vieux maintenant. Depuis treize ans j'ai mois dans les chevrons. Ce que je voudrais... ô mon empereur!... voyez-vous, ce qu'il me faut... c'est...

Et comme le vieux grenadier mettait une sorte d'hésitation ou plutôt de modestie à faire l'aveu de l'objet de ses désirs, Napoléon tâcha de l'enhardir en lui disant :

— Voyons, explique-toi, parle: je suis pressé, on m'attend.

— Eh bien! c'est le bijou en question que je voudrais, reprit le soldat, la poitrine comme soulagée d'un poids énorme.

— Ah! je comprends... tu n'es pas difficile, toi!... mais l'as-tu méritée?

A cette demande, le vieux guerrier redressa la tête avec fierté, et, fixant sur Napoléon un regard étincelant, il reprit avec emphase et en traînant chacune de ses paroles :

— Si je l'ai méritée?... quelle bêtise!... mais, mon empereur, puisque voilà cinq batailles de suite où je fais mon possible pour me faire tuer sans avoir ce bonheur-là : Austerlitz, Léna, Eylau, Friedland, et hier, avec ces grands *Lansmanns*, qui ont des casques en pains de sucre et des sabres longs de deux aunes!... Si je l'ai méritée!...

— C'est bon! c'est bon! se hâta d'interrompre Napoléon pour en finir; puisqu'il en est ainsi, je crois que tu l'as bien gagnée. Tiens! mais promets-moi de te rendre à l'instant à l'hôpital pour te faire soigner.

En disant ces mots, Napoléon avait détaché sa croix et l'avait offerte au soldat.

Celui-ci, en la recevant des mains de l'empereur, était tombé à deux genoux et l'avait portée convulsivement de son cœur à ses lèvres et de ses lèvres à son cœur, sans pouvoir même, dans l'excès de ce ravissement, trouver une parole de remerciement. Quant à Napoléon, accoutumé à ces sortes de scènes, il avait profité de l'extase dans laquelle le vieux brave était plongé pour continuer sa marche; seulement, lorsqu'il eut fait une vingtaine de pas, il tourna la tête, et, apercevant le grenadier, qui, resté à genoux à la même place, avait les bras étendus vers lui, il lui fit de la main un signe amical, comme s'il eût voulu lui dire : *Adieu, nous nous reverrons.*

Le soldat se releva, et de nouveau couvrit de baisers cette croix qu'il contemplait avec ivresse; puis il murmura d'une voix sombre, et comme sous le poids d'un remords poignant :

— Et quand je pense que c'est à lui que j'ai refusé une pomme de terre.

(E. MARCO DE SAINT-HILAIRE.)

Le 79

« Apportez-moi trois décis de Zoulou. »

Telle est la phrase que nous allons entendre répéter dans les cafés et les cabarets. Du Zoulou, et pourquoi?... Hélas, parce que chaque mauvaise récolte de notre vignoble reçoit habituellement son sobriquet de quelque événement marquant de l'année; parce que ce pauvre 79 sera, dit-on, misérable, vert, dur et acéré comme les zagaies sous lesquelles le dernier des Napoléon a succombé.

De toutes parts, on se préoccupe du raisin, qui

feint de mûrir sous le ciel brumeux d'octobre, et en vue duquel on a renforcé mainte vis de pressoir. Heureusement que cette piquette, qui rivalise de qualité avec celle de 47 ne l'égale pas en quantité; car il faudrait nécessairement la noyer, à petites doses, dans les bonnes récoltes qui pourront suivre, seule manière de la faire disparaître. Un propriétaire de Lutry nous affirmait, l'autre jour, qu'un verre de Sonderbund trouvait encore moyen de percer sur un setier de bon vin.

Et pourquoi s'intéresse-t-on si vivement au produit de la vigne? Pourquoi ces préoccupations générales?... Quand d'autres récoltes manquent, quand les pommes de terre sont malades, quand la moisson même est improductive, on ne voit jamais autant de tristesse sur les fronts. Ah! c'est que si l'argent est le nerf de l'intrigue, le vin, lui, est aussi le nerf de bien des choses, l'agent qui préside aux effets les plus funestes comme aux plus beaux mouvements du cœur.

Nous n'avons nullement l'intention de faire ici l'apologie de Bacchus, mais on conviendra qu'un vin sec, gris-paille et perlé, peut faire oublier bien des peines, déridier bien des caractères moroses et provoquer de tendres réconciliations depuis longtemps ajournées. Quel est le pauvre diable qui sous son influence n'a pas vu l'avenir moins sombre et ne s'est pas cru, pendant quelques instants, riche et beau?... C'est fort regrettable, il est vrai, que le lendemain la réalité repaïsse au fond du porte-monnaie.

Pour produire de tels résultats, il faut un vin généreux; mais celui de cette année!... Regardez la vigne. Y voyez-vous quelque grappe qui vous sourie, quelque grappe semblable à celle qui, en 1865, faisait dire à un bon vieillard assis au bord d'un mur de Lavaux : *Eh! que t'i balla!.. t'è vu baire!* — Eh! que tu es belle!.. Je veux te boire!

Non, la couleur du porreau n'est point flatteuse, et il faut s'attendre à quelque chose de récalcitrant, mais qui rendra peut-être certaines épouses plus indulgentes. On se souvient sans doute de celle qui, en proie à la colère, allait chercher son mari attardé auprès d'une bouteille. Celui-ci, croyant prévenir l'orage, lui offrit galamment son verre. Indignée, elle refuse d'abord, puis finit par céder. Le vin nouveau, très acide cette année-là, lui fit faire une horrible grimace. Alors son mari, tout radieux, lui dit : *Te vai bin, Lisette, te crai que lè tot plaisi dè baire!* — Tu vois, Lisette, tu crois que c'est tout plaisir de boire.

On nous raconte, du reste, le fait suivant, qui est on ne peut plus convainquant :

Un bourgeois de Collombier menait, lundi dernier, un moule de bois à Morges. Arrivé près d'Echichens, son cheval commence à boîter. Peu à peu, le mal augmente, et ce n'est qu'à grand-peine qu'il peut atteindre Morges. Là, il fait chercher le vétérinaire qui soupçonne immédiatement l'existence d'un clou mal planté. Le maréchal est appelé, le fer enlevé, et qu'est-ce qu'on trouve?... Un grain de raisin qui